



Julien Green
Œuvres complètes

VI

PRÉFACES DE JOSÉ CABANIS ET DE GIOVANNI LUCERA
TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR XAVIER GALMICHE, GIOVANNI LUCERA,
GILLES SIOUFFI ET DAMIEN VORREUX

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JULIEN GREEN

*Œuvres
complètes*

VI

PRÉFACES DE JOSÉ CABANIS ET DE GIOVANNI LUCERA

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR XAVIER GALMICHE, GIOVANNI LUCERA,
GILLES SIOUFFI ET DAMIEN VORREUX

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1990, pour l'ensemble
de l'appareil critique.

JOURNAL

[suite]

PRÉFACE

DIEU, LE MONDE ET SOI

Qui sommes-nous ?

Qui je suis ? Chacun se pose la question et y répond superficiellement par l'état civil, mais notre être véritable se dérobe et échappe à ces données de fonctionnaires. De la naissance à la mort, de nombreux individus se contentent pourtant de leur image dans un miroir, plate et momentanée, vraie et fausse en même temps. La connaissance de soi a toujours été un des leurres où l'esprit se laisse prendre, fasciné à la fois par l'oasis d'horreur qu'il devine et le désert où il crée les mirages de son idéal. Cependant, si de nos jours on va de plus en plus loin dans la découverte de l'espace, on explore aussi de plus en plus profond les abîmes du moi : en fait, ce n'est que reculer, dans un cas, les frontières imaginables de l'univers et, dans l'autre, la marge d'irréfrangibilité de l'inconnu qui est en nous.

Le but de l'écrivain est de réduire l'ombre ultime autour de cet inconnu, de descendre comme un mineur avec sa lampe pour éclairer au moins les parois du goufre et de ramener au grand jour le secret de l'aventure individuelle. Il a plusieurs moyens à sa disposition, les ouvrages de fiction, roman ou théâtre, et les ouvrages où il se livre plus directement, autobiographie et journal. Ce dernier permet tout, une représentation directe du monde tel qu'il est, à un moment précis, et la recherche intérieure que provoquent événements ou sentiments. Qui je suis, Julien Green a répondu à la question tout le long de sa vie, clairement dans son autobiographie, de façon inconsciente et aussi claire pour qui sait lire dans les personnages de son théâtre et de ses romans, mais aussi par la description de ce qu'il a vu et analysé depuis le jour où il a ouvert un des cahiers de son Journal, notant tout,

images et sons, les rumeurs et les murmures de son époque et la conversation que l'on poursuit avec soi-même sur les problèmes mystérieux de la destinée personnelle, car le monde extérieur devient parfois une projection de l'inconscient.

Mais d'abord qui est-il, lui, Julien Green? Voici quelques précisions jamais données jusqu'ici...

Né à Paris, à 10 heures trois le soir du 6 septembre 1900, de parents américains des États du Sud et protestants, venus en France en 1893. Le grand-père, Charles Green descend, du côté paternel, de corsaires gallois dont l'un, « grand-père pirate », écuma les mers pour le compte de George II, et par sa mère d'architectes gallois. La grand-mère paternelle, Miss Douglas, vient du clan écossais des Douglas qui, à l'époque où l'Angleterre était (déjà) barbare, étaient voleurs de bestiaux. L'un des ancêtres, le jeune Willy Douglas, fit d'ailleurs échapper Mary Stuart de sa prison de Lochleven. Les nombreux frères et sœurs de Charles Green comme ses nombreux enfants furent alliés à la plupart des familles du Sud. L'une des nièces épousera un fils du général Lee, une fille le fils Beauregard et nous voilà de plein pied dans la guerre de Sécession. Du côté de la mère de Julien Green, les Hartridge¹ sont originaires du Kent et de Castle Leeds. Un cadet de famille, de la parenté de Darnley, est venu en Georgie au milieu du XVIII^e siècle. Julian Hartridge, grand-père de Julien Green, fut le représentant de la Georgie et mourut à cinquante ans, à Washington, pendant une séance du Congrès, alors qu'on s'attendait à sa nomination de secrétaire d'État. Du côté maternel de sa mère, les Charlton comptent parmi de nombreux hommes de loi, commandants des troupes de l'État du Maryland, Commissaires lors de l'Indépendance, en 1775, un poète, Robert Charlton, qui publia en 1840, à Boston, un volume de vers où les thèmes romantiques et macabres sont proches de ceux d'Edgar Poe, « Pensée de minuit », « Le Lit de mort de l'assassin », etc.

Ayant dilapidé sa fortune, le père de Julien Green, Edward, représentait en Europe la Southern Cotton Oil Company, qui avait le monopole du coton des États du Sud. N'entrons pas davantage dans les détails qui sont déjà connus par l'autobiographie. Julien Green, huitième et dernier enfant, élevé à Paris, reçut une éducation bilingue. Son adolescence eut pour jalons de grands événements qui marquent une vie : mort d'une mère, conversion et

1. Aert-ridge, mot d'origine danoise, signifie « colline » ou « crête des cerfs ».

guerre à seize ans. En 1919, il alla poursuivre ses études à l'Université de Virginie, à Charlottesville, où son premier récit en anglais, *The Apprentice Psychiatrist*, lui valut aussitôt l'admiration de son professeur et des étudiants et fut publié dans la revue de l'Université, la fameuse *Virginia Quarterly Review*. Dès ce moment il se mit à inventer des histoires et à les raconter à ses meilleurs camarades. Voici comment il fit à l'un d'entre eux confidence d'un sujet qui le hantait déjà, ceci dans une lumière à la Poë : « Une nuit de l'hiver de 1921, je l'emmenai en promenade sur une route déserte et là, dans la lumière de la lune qui transfigurait la campagne et prêtait même au discours une qualité magique, je lui racontai les aventures d'un homme à qui était échu le don de devenir qui bon lui semblait [...] » Cette histoire, Si j'étais vous, ne fut écrite que vingt-six ans plus tard en 1946, mais à l'Université Julien Green avait bu le philtre des mots et la création littéraire commençait en lui son envoûtement. Plusieurs de ses professeurs avaient été formés à Heidelberg, les professeurs de latin, de grec et d'allemand, le Dr Faulkner et le Dr Fitzhugh, ce dernier connu pour ses travaux sur l'art poétique et la scansion du latin en Italie et en Allemagne; d'autres venaient de Budapest et de Petrograd, d'où une richesse de connaissances qui éveillaient la curiosité de leurs élèves. En 1920 à Charlottesville, on jouait Scriabine, Medtner, Hindemith; on lisait les poèmes de Lorca, de Yeats, les ouvrages interdits en Angleterre de D. H. Lawrence et, avec beaucoup de curiosité, Freud et Havelock-Ellis. Cette éducation ne pouvait que renforcer la faim de savoir qui transparaît dès le premier volume du *Journal*.

Rentré à Paris, il rencontre entre autres un révolutionnaire exalté, Pierre Morhange, qui l'incite à écrire un pamphlet. « Il y a bien quelque chose qui te révolte, dis-le en cinquante pages. » Julien Green étant littéral, puisque Pierre Morhange avait dit cinquante pages, il écrivit cinquante pages, certes de grand format, mais pas une de plus. Le Pamphlet contre les catholiques de France parut; commença une vie où ses livres connurent un succès immédiat et furent traduits aussitôt en Europe et en Amérique. Cependant, Julien Green vivait hors du monde parisien, n'y faisant que de très brèves incursions, voyageant et composant en toute liberté une œuvre dont on s'aperçoit aujourd'hui qu'elle traverse les trois-quarts d'un siècle avec plus de cinquante volumes.

Ne se livrant guère aux interviews, pas plus qu'aux lumières de la télévision, on pourrait se demander comment est l'auteur? De nombreux portraits ont été faits de lui de vingt-cinq à quarante ans, nous avons des photographies de Hoyningen-Huene et de

Platt Lynes, des dessins de Bérard. Mauriac parlait de son air « *sombrement angélique* ». Max Jacob écrit : « *On me dit que vous êtes un ange, alors je signe votre Jacob — entre parenthèses — Max.* » et Paul Morand disait : « *Il s'est débarrassé de ses rides sur ses personnages, comme Dorian Gray.* » Pour le comte Kessler, Green a l'air « *robuste d'un jeune paysan* ». Il gardera longtemps une allure juvénile. Le Journal nous révèle plus que les images, il nous rend le son d'une voix, certes dans l'imaginaire, mais nous avons un portrait corps et âme, comme s'il nous parvenait d'une quatrième dimension. Et si l'écriture, comme les paroles gelées de Pantagruel, faisait partie de cette dimension là ?

La partie émergée de l'iceberg.

En 1990, voici, quant au temps, le plus long journal publié à ce jour, il couvre pour le moment de 1926 à 1990, quatorze volumes parus. Pour avoir un ordre d'idées, les plus longs journaux livrés au public jusqu'ici furent ceux de Gide, de Wesley et de Tolstoï : soixante ans pour Gide, cinquante-sept pour Wesley, cinquante-cinq pour Tolstoï, mais avec de larges trous pour ce dernier, parfois des années, ce qui fait en réalité trente-cinq ans. Viennent ensuite les Goncourt (quarante-quatre ans), Delacroix (quarante et un ans), Fersen (trente-neuf ans), Henry James (trente-trois ans), Maine de Biran (trente-deux ans), puis entre vingt et trente ans : Irving, Hawthorne, Varnhagen von Ense, Kierkegaard, Barrès, Vigny, Platen... Et last not least, le merveilleux Pepys dont on n'a hélas que dix ans. Le Journal de John Evelyn couvre une période aussi longue que le Journal de Green, mais ressemble davantage à des Mémoires politiques sans diversité.

Il y a trois genres de Journal : historique, auquel se rattachent les Mémoires de ceux qui rapportent les faits dont ils ont été témoins et acteurs ; documentaire, ceux qui jugent ces faits en les décrivant ; et personnel, introspectifs et spirituels. Les poètes sont plus portés vers ces derniers où leurs états d'âme donnent leur vision transfigurée du monde : Novalis, Kafka, Baudelaire, Hoffmann et, pour son journal de jeunesse, Goethe. Parmi les chroniqueurs et témoins de leur temps, Dangeau, Barrès, on peut ajouter les journaux du tsar Nicolas II, de Louis XVI, d'Édouard VI et du jeune tsarévitch. Louis XVI notait le jour de la Bastille : « *Aujourd'hui, rien. Pas de chasse.* » D'autres ne tiennent un journal qu'à la faveur d'un

voyage ou d'événements particuliers, un tremblement de terre, un incendie géant comme celui de Londres : voyages de Boswell en Écosse, de Dürer ou de Montaigne en Italie, de Flaubert en Orient, de Herder, de Hebbel, de Grillparzer en France, de Scott. Sans compter le faux Journal des années de la Peste de Daniel Defoë, reconstitution plus vraie que le vrai, mais qui est un roman, une invention littéraire toute pure. Le Journal de Green et celui de Gide sont, quant à eux, des journaux complets, car ils unissent tous ces éléments, historiques, documentaires et personnels, que l'on trouve fragmentairement chez les autres.

Dans le monde d'aujourd'hui, on pourrait prétendre que photos et films d'actualités deviennent des documents-vérité, mais les photos ne livrent que des instants figés, et les films une seule perspective, tandis que le journal continue à apporter par la secrète alchimie des mots aussi bien les mouvements d'une foule que ceux d'un cœur. « Ce que j'ai voulu faire en publiant ces pages, explique Julien Green, c'est donner un portrait aussi fidèle que possible d'un homme de notre époque. Je ne me flatte pas d'être le moins du monde représentatif; je crois même que dans une grande mesure, j'ai vécu et je vis encore en marge de mon siècle, mais il n'empêche que mes soucis, mes espoirs et mes doutes soient ceux de beaucoup d'hommes [...] Enfin je tiens à dire que je n'ai reproduit aucune conversation importante sans soumettre d'abord mon texte aux intéressés. Là où des modifications m'étaient proposées qui m'eussent contraint d'adoucir une phrase ou de revenir sur une opinion, j'ai trouvé qu'il était plus simple de couper; je l'ai regretté plus d'une fois¹ ». « Ces textes sont gardés pour le moment où je n'aurais plus à me soucier des susceptibilités ou des repentirs [...] » et il ajoute avec son ironie habituelle : « Lorsque les intéressés seront, en somme, hors d'état de nuire². » Ajoutons que Gide de son côté n'a jamais trouvé un mot à reprendre dans ce que son interlocuteur rapportait de leurs conversations.

Julien Green a commencé à tenir son Journal à dix-neuf ans à l'Université de Virginie, mais il n'en reste que des fragments. À plusieurs reprises, les années suivantes, il fera de nouveaux essais; cependant, c'est en 1926 qu'il l'écrira régulièrement. Seuls manquent jusqu'ici le Journal de 1927 qui n'a pas été publié et un journal de voyage dans les années d'avant 39 en Hongrie, Tchécoslovaquie et en Saxe, que l'auteur a laissé brûler à Bordeaux

1. Préface aux *Derniers Beaux Jours* (Œuvres complètes, Bibl. de la Pléiade, t. IV, p. 1481).

2. L'Expatrié, 12 novembre 1984, Journal XIV, Éd. du Seuil.

en 1940, avant de gagner l'Amérique, par un ami trop zélé et qui craignait qu'on ne trouvât ces pages trop libres. Auparavant, André Gide avait conseillé à Green d'envoyer ses manuscrits à Berlin au Dr Magnus Hirschfeld pour son Institut de recherches sur la sexualité. L'institut ayant été pillé et les documents jetés par les fenêtres et brûlés sur les trottoirs par les nazis, c'eût été vouer les papiers de Julien Green à un autre autodafé, mais heureusement le conseil du Père Gide ne fut pas pris au sérieux. Gide d'ailleurs s'était bien gardé d'agir de cette façon pour son propre journal.

Le journal intégral se compose d'une centaine de cahiers et de registres de tailles différentes, mais en général d'un format 17 x 22 ou 31 x 21, de cent ou de deux cents pages. Il y a aussi quelques carnets de voyage, plus minces. Depuis 1950, Julien Green y glisse tous les documents qui ont un rapport avec ce qu'il a écrit et dont il faisait autrefois un scrap-book, articles ou photos justifiant son information, des références, des lettres. Les premiers volumes étaient écrits recto verso; depuis 1960, seulement sur la page de droite, celle de gauche comportant quelquefois des notations rapides, idées qui ne sont qu'esquissées, aide-mémoire pour une amplification qui viendra plus tard. Tous ces carnets, reliés en toile noire, brune ou rouge, sur papier réglé, sont écrits à la plume d'une écriture sans repentirs ou presque; le texte est très lisible, sauf de rares exceptions, lorsque, par exemple, les recherches sur François d'Assise dévoraient tout son temps.

Les premiers tomes s'appelaient seulement Journal I, II, III, etc.; c'est à partir du septième, *Le Bel Aujourd'hui*, que Julien Green donna des titres; ainsi, pour les réimpressions, chaque volume reçut à son tour son nom, en quelque sorte sa personnalité, comme pour un être humain.

D'après la longueur du manuscrit, qui ferait au moins trois mètres, ses carnets mis côte à côte, ce qui en a été publié représente la partie émergée de l'iceberg, à peu près le huitième. C'est presque quotidiennement que l'auteur ouvre ses pages soit pour inscrire quelques remarques, soit pour de longs développements, selon les événements et les sujets. En général, il écrit à toute allure, avec la liberté d'une lettre qu'il s'enverrait à lui-même, à un moi inconnu. Et ce moi inconnu s'éveille dans le lecteur inconnu.

Le miroir le long de la route.

Ainsi, pour beaucoup, le Journal est devenu un compagnon. On l'ouvre au hasard, on fait en quelque sorte une promenade avec celui qui l'a écrit et on commence avec lui une interminable conversation intérieure. La variété des thèmes permet de trouver toujours des perspectives différentes, mais peu à peu on s'aperçoit qu'elles convergent toutes vers le même horizon : la destinée finale de l'homme.

Dans le no man's land de la vie privée des pays anglo-saxons, un journal représente le tête-à-tête avec soi-même, le désir d'arrêter le soleil sur les événements de sa propre vie et tout ce que la bonne éducation ne fait pas dire étale en partie ses secrets. La France, pays de Mémoires, préfère se raconter à sa façon, arranger l'éclairage, polémiquer, et le journal était réservé, en général, aux voyageurs (là aussi, à qui se fier? Chateaubriand décrit une Italie à l'envers, baroque, en ayant lu à la paresseuse un Baedeker qui faisait le chemin en sens contraire...) Chez Julien Green, les deux cultures s'unissent, il se livre et livre, d'autre part, ce qu'il sait et ce qu'il voit. L'œil du Cyclope et l'œil du poète. Son Journal est une réponse indiscreète aux questions confidentielles et ses questions sont elles-mêmes des réponses. Adam n'est-il pas éternellement au cœur de chaque être humain? Pour le lecteur c'est sans doute ce qui donne à ces pages écrites au jour le jour le sentiment de proximité, l'impression de suivre lui-même, pas à pas, un chemin le long d'un miroir.

Chaque tome a son caractère, ce que les titres expliquent à leur façon. Le tourbillon de la jeunesse emportait les deux premiers volumes. Les Années faciles, c'étaient celles qu'un jour on appelle son âge d'or. L'auteur voyage, lit, regarde, et déjà les événements s'inscrivent dans l'Histoire, mais Julien Green n'en retient que les plus marquants pour lui ou les plus insolites, ceux auxquels plus tard on s'étonne de ne pas avoir pris garde comme d'avertissements. Ici, c'est le krach financier américain, la République de Weimar et les remous en Allemagne, l'assassinat légal de Sacco et Vanzetti, les timides manifestations sociales des années 30. Le jeune romancier connaît ses premiers grands succès : Léviathan, Adrienne Mesurat et le « pays Green » s'ouvre à l'imagination de ses lecteurs. Le second volume nous montre le monde sorti d'une guerre s'appêtant à entrer dans la suivante comme un rapide lancé à toute vitesse quitte un tunnel sans voir qu'un autre va le happer à la prochaine courbe. Hitler au pouvoir, les émeutes à Paris, les petites

guerres comme autant d'essais d'un conflit à venir (guerre d'Abyssinie, guerre d'Espagne), que notre Europe contemple de son balcon, Munich, l'Anschluss, le cauchemar élève au loin son nuage sombre, rendant plus mélancoliques ces Derniers Beaux Jours qui finiront dans la superbe lumière d'août de 39. Le monde a toujours connu les moments privilégiés d'avant les désastres, comme si la nature faisait des étés trop beaux, des soirs trop limpides, des printemps trop parfumés pour alimenter les regrets et teinter les souvenirs de ce désenchantement sur qui repose toute vie. Pour correspondre au drame de l'Europe finissante, car l'après-guerre sera une de ces cassures brutales qui jalonnent l'Histoire et dont le mur de Berlin représentera le fossé, voici également le drame d'un homme jeune tenaillé entre la chair et l'esprit, et passant de l'un à l'autre, sans compromis et dans les déchirements. L'angoisse de la jeunesse qui finit chez Julien Green, étonnamment jeune pourtant, à en amuser ses amis qui ne croient pas pour lui à l'état civil, les tentations du bouddhisme, dont il restera Varouna, trente ans avant la vogue de Katmandou et la vague hippie, la lecture de Kierkegaard qui prendra une place aussi importante pour lui que Pascal, les rencontres de sa vie littéraire en Europe et aux États-Unis, dont se détachent certains monstres — Gide par exemple, très vivant avec ses galurins et son accent dental — le monde insouciant d'avant-guerre, Dali, Mauriac, Gertrude Stein, Darius Milhaud, le comte Kessler, les soirées chez les Noailles, donnent au titre de ce volume un ton désabusé et justifient le cri intérieur : « Où donc se sont enfuis mes jours évanouis¹ ? »

Il ne faut pas y chercher le portrait de l'auteur, si ce n'est « en jeune chien », heureux de vivre, de découvrir les plaisirs de la chair, à Berlin, à Weimar, avec cette pointe de mélancolie où se complaisent les êtres jeunes. Les aveux sont ailleurs, dans les romans de cette époque sous le couvert de la fiction : L'Autre Sommeil, Épaves, Le Visionnaire, Minuit; et si l'écrivain disait qu'il faisait volontairement un choix dans les pages de son Journal et que beaucoup demeureraient inédites, le combat de Jacob et de l'Ange se déroule cependant, à l'arrière-plan, comme dans la fresque de Delacroix, sous l'ombre de l'arbre de la connaissance.

Vint un journal d'inquiétude, la guerre ouvrait la porte sombre et avec elle resurgissait chez l'homme toujours jeune le débat entre ses deux désirs, élan sexuel et élan vers Dieu. En Amérique, l'Américain Julien Green se sentait en exil. Exilé de

1. Victor Hugo, *Les Contemplations*, « Paroles sur la dune ».

l'Europe. Là encore l'homme double se dédoublait. Américain né à Paris, il y avait toujours une part de lui-même qui rêvait de l'Abas, la terre lointaine, et tantôt cela signifiait son pays de naissance et tantôt son pays d'origine. La guerre vue d'Amérique nous renseigne sur les mentalités d'un pays inconnu, car tout pays en guerre est un pays barbare. L'actualité passagère — le suicide de la flotte française à Toulon, Rommel à Marsab-Matrouk, l'attaque de la flotte française par les Anglais à Mers-El-Kébir, les premiers kamikazes japonais — correspond dans l'histoire de l'homme à l'angoisse intérieure dont la guerre n'est que la partie visible.

L'Œil de l'ouragan, c'est l'endroit calme au cœur du cyclone, ici Baltimore en 1943. La guerre étend ses feux partout, de l'Europe à l'Asie et aux portes de l'Australie comme en Afrique; mais déjà le feu brûle trop fort pour ne pas s'affaiblir. Julien Green est à New York avec Jacques Maritain, André Breton et Yul Brynner. Il avance dans les premières années de la quarantaine, la force de l'âge, années merveilleuses que l'on vit sans s'en rendre compte, mais où les souvenirs commencent leur randonnée de rôdeurs et où parfois l'individu s'interroge sur cette visiteuse qu'il sent venir vers lui du fond de l'avenir. « Beauté physique. Sous cette jolie peau, il y a une tête de mort¹. » Cette dernière phrase du livre lui donne le poids d'une méditation sur les fins dernières dont les écrivains du XVII^e siècle avaient le secret. L'influence de Pascal est aussi forte pour Julien Green qu'elle le fut pour Baudelaire. Il lutte encore, mais de moins en moins contre les blessures intérieures de l'invisible, comme les plaies inguérissables d'Amfortas, inguérissables sans un secours divin. Romancier sans étiquette, sans désir de convaincre, œil regardant l'homme sans souci de le sauver ou de le perdre, mais simplement de le comprendre et de l'aimer, Green est dans la vie un catholique attaché à la Foi dont il avait cru se détourner, un catholique que le protestantisme originel a lesté à jamais de la lecture de la Bible.

Les ailes rouges de la guerre enfin repliées, c'est le retour vers l'Europe. Que trouve Le Revenant? En Amérique, il regrettait l'Europe aux anciens parapets, mais l'Europe retrouvée n'a plus de garde-fous. En quatre ans, tout s'est englouti, des hommes, des villes, des rêves. C'est la reconstruction. Cependant, qui rendra les jeunes morts, les beautés de Dresde, les quartiers de Londres autour de Saint-Paul, le Berlin d'autrefois? À l'inverse de Christophe Colomb, voici un homme qui revient des

Amériques pour découvrir des ruines; au saccage des bombes correspond un effondrement des individus. La culture tombe en friche, devient sub-Kultur, de plus en plus snob et vague.

Pour nous qui regardons les daguerréotypes des grands hommes du XIX^e siècle, nos célèbres contemporains font souvent piètre figure et la vie en 1946 devait faire le même effet aux yeux de ceux qui avaient connu la douceur de vivre d'avant. En 1948, Julien Green redébarquait dans son passé: le bonheur de vivre reprenait sa place et la prospérité économique endormait peu à peu l'Europe. Green dont les nouvelles œuvres sont autant d'événements attendus, Moïra, Sud, puis L'Ennemi, ne serait pas lui-même s'il ne s'interrogeait pas, au cœur du succès, sur le sens de sa vie, sur ce qu'il croit. Dans Le Miroir intérieur il essaie de découvrir notre visage d'éternité, mais, comme dans les romans de chevalerie arthurienne, le monde brouille l'image avec les fantômes de ses illusions. La religion a repris sa place dans sa vie. Pourtant, si l'âge de la libération de l'esprit remet la chair à sa place, il ne rejette pas facilement la fascination qu'elle exerce. « Chaque jour qui commence est une vie qui commence », dit l'auteur, « et le bonheur c'est regarder chaque matin avec des yeux neufs. » Toujours les deux postulats sont présents: invitation à la vie, invitation au voyage intérieur. Les tourments du romancier, les cheminements de la création, sa vie quotidienne, ses lectures, les événements toujours plus rapides au fur et à mesure que le siècle s'amenuise, font du Journal un document unique sur la sensibilité de notre époque. L'auteur veut donner aux autres ce qu'il a reçu du monde et ce que sa foi lui a apporté. À propos du Kyrie de Bach, par exemple, il écrit: « Rien qui me parût plus beau que ces quinze ou vingt notes qui montaient dans le silence; elles me firent songer aux pas d'une innombrable multitude avançant dans une lumière incertaine, une humanité humble et douloureuse à la fois cherchant sa route dans un grand pays obscur¹ [...] » Ton spontané et libre qui trouble davantage que les grandes phrases de la morale tonitruante. Le cœur a la plus grande part dans sa religion. Alors que les professionnels, théologiens et religieux de tous bords, catholiques, protestants, et caetera, expliquent à quoi la religion peut bien servir — et d'après eux elle sert à tellement de choses qu'on se croit dans un supermarché: politique, problèmes sociaux, sens à donner aux techniques, au mariage, à la sexualité, à la philosophie —, Julien Green ne joue pas les derviches de la spiritualité, il essaie seulement de voir clair dans sa vie et de voir

le sens qu'apportent à la vie des êtres les Paroles de l'Évangile, ce qu'elles réduisent à néant et ce que le monde tire en vain de ce néant.

Un document.

Avec trois des volumes les plus récents — présentés ici — le Journal devient de plus en plus complet, l'auteur choisit plus largement dans le manuscrit. Sans doute conserve-t-il encore pour lui les pages qu'il juge ne pas intéresser ses contemporains, mais ce n'est plus pour les mêmes raisons qu'autrefois, quand la jeunesse déballait tout sur le papier, aussi bien les rencontres amoureuses que les dégoûts littéraires et autres, mais gardait ses secrets dans son tiroir. Les temps ont changé, Green est au-delà d'une morale dépassée, qui aurait jugé scandaleuses certaines pages... Ce qu'il ne laisse pas publier ressort plus souvent de ses sentiments religieux. « Il est plus facile de se mettre nu place de la Concorde que de parler de son âme¹. » Certains jugements trop brutaux attendront également des jours futurs.

Le siècle avançant, Julien Green reçoit quelques honneurs que, par politesse, il ne décline pas, mais qui compteront bien peu dans son existence! Voici l'heure de son autobiographie. Les quatre volumes de Jeunes Années achèvent la catharsis que les romans avaient obscurément amorcée. Et, au fur et à mesure, chaque volume du Journal s'ouvre davantage au monde extérieur.

Le dixième volume l'annonce dès son titre : La Bouteille à la mer... Voilà de quoi rêver. Qu'y a-t-il dans ce microcosme de verre? Le plan d'une île au trésor, un appel au secours? Aussi tragique que le cri « un homme à la mer »? Que découvre-t-on à l'intérieur? La liste de ce qui flotte sur les courants déchaînés de l'Histoire : l'Église à la dérive, les pays en plein naufrage — Biafra, Vietnam, Angola, Liban, notamment. Le monde va comme le Titanic au devant de son iceberg et se retrouve dans des canots de sauvetage. Encore heureux s'ils sont assez nombreux et étanches! Qui trouvera le vrai message dans le verre emporté par cette mer étrange? Pour Julien Green, le message n'a qu'un mot : Espérance. Les problèmes du jour, l'incompréhension des langues et des générations, drogue, maladies nouvelles — dont le sida qui n'a pas encore de nom en 1984 —, rien n'est étranger à ce pacifiste convaincu qu'on croyait enfermé dans sa tour d'ivoire et qui

1. Voir aussi t. IV, p. 919 et t. V, p. 127.

écrit : « On devrait sur les cartes dessiner les frontières en rouge sang¹. »

L'âge ajoute la plénitude à une jeunesse d'esprit qui draine vers lui de nouvelles générations de lecteurs, et cela à l'écart des modes; Frère François, Demain n'existe pas, Le Langage et son double, Les Pays lointains, les derniers livres apparaissent dans une lumière toujours plus sereine, sans cependant écarter toutes les brumes de l'inconscient. François d'Assise a ouvert cette nouvelle voie, et Green se plonge avec joie dans une œuvre difficile à écrire, qui demande de nombreuses recherches historiques et qui l'envoie sur les routes d'Ombrie, comme pour lui faire oublier les nouvelles sinistres de chaque jour et le faire entrer dans le monde du Poverello répondant à tous les rêves de l'idéal.

Document sur les deux tiers d'un siècle, le nôtre, dès Les Années faciles, la vie de l'auteur se mêle étroitement à l'actualité; pas de façon spectaculaire, mais par le sentiment d'une invasion sourde des événements qui ont modelé le bonheur depuis 1926 et modifié lentement, mais quotidiennement, les pensées et les manières de vivre contemporaines. Même en se tenant à l'écart, un écrivain s'imbibe, comme une éponge dans la mer, de l'air du temps, et cette imprégnation se fait dans le silence de son for intérieur. Double silence pour Green; il n'est pas un homme de la foule et son indifférence est totale pour les hommes d'estrade et les écrivains en vogue. C'est sans doute un des liens qui le rattachent le plus fortement à nos écrivains du XVII^e siècle, l'éloignement pour le monde dans son éclat passager.

Et puis on apprend beaucoup de choses dans ce Journal, et cela dans tous les domaines: musique, art, architecture, langage, religion, voyages, découvertes, tout a sa place, comme les personnages des horloges astronomiques baroques viennent tour à tour vous donner le temps de votre vie qui passe... L'époque passe ainsi, vivante, dans ces milliers de pages déjà publiées. En revanche peu d'affinités littéraires avec les écrivains, en dehors de l'amitié pour certains d'entre eux. Paradoxe curieux: les amitiés de Green n'avaient rien à voir avec la littérature, et il parle peu des œuvres françaises contemporaines, mais les portraits de Gide et de Mauriac, par exemple, nous les rendent plus proches; ce qui intéresse Green, c'est leur personne d'abord, puis leur style. Et, là, il les admire. Mais le style, n'est-ce pas l'Homme? L'égoïsme du créateur explique cette distance et cet isolement, car en même temps il poursuit une œuvre intemporelle, qui se nourrit, à son insu, de

1. L'Arc-en-Ciel, Journal XIII, Éd. du Seuil, 25 octobre 1983.

tous les sursauts de notre monde agité; cette alchimie garde ses mystères; le Journal nous en livre quelques ingrédients et les réactions de plus en plus visibles. C'est ce qui est nouveau dans les récents volumes. On découvre l'anticonformiste et l'anti-bourgeois que Green n'a pas cessé d'être, mais qui se trahissait jusqu'ici par une politesse ironique, des silences et un humour qui étonnait même quelqu'un comme André Breton, lorsqu'ils se trouvèrent ensemble à New York. On comprend mieux des romans comme *Épaves*, *Le Malfaiteur* ou *Le Mauvais Lieu*, et sous cet éclairage la vision « à la manière noire » qu'ils nous livrent de la société. Entre parenthèses, ce fut un de ses parents, Valentin Green, qui inventa ce procédé de gravure à la fin du XVIII^e siècle et nous a laissé notamment beaucoup de Gainsborough et de Reynolds dont le portrait gravé de Mrs Cosway, l'égérie de Chénier.

Cette répulsion à l'égard de toute une société se lisait déjà de place en place dans les premiers tomes, mais devient de plus en plus nette désormais. Green ne polémique pas comme Mauriac, ne propose aucun programme politique pour changer la vie, si ce n'est — et là ressort ce qu'il y a en lui de fanatique — l'Amour, l'Amour absolu dans un monde redevenu charitable et religieux. Utopie! Ce n'est pas une vague philosophie, c'est une conviction profonde. Ainsi la religion, une des constantes de toute sa vie et de ces soixante-cinq ans de Journal, ne quitte jamais l'arrière-plan, mais c'est une religion épurée, que les querelles religieuses de petits groupes ne touchent pas, surtout celles de ces derniers lustres; disputes idéologiques qu'il juge stériles et assommantes. À un certain niveau, toutes les croyances nous apportent le même sentiment de la divinité. « Nous sommes tous embarqués dans la même aventure, celle de l'homme. »

De plus en plus il déclare ouvertement son aversion pour la politique et les manigances de son personnel. Julien Green est un vert, si l'on peut dire. Dangers et dégâts, voilà pour lui les deux mamelles du monde moderne; sous couvert de progrès, le nucléaire met en danger l'Europe, et les marchands de drogue relaient les marchands d'armes dans la soif du pouvoir et l'asservissement des jeunes. Les dégâts suivent, de la pollution aux haines raciales, à l'ennui d'un monde sans âme. À l'approche du XXI^e siècle et d'une ère nouvelle, Green reprend ses positions de toujours contre la guerre, la peine de mort, l'intolérance, la puissance aveugle de l'argent, mais cette fois il revient sans arrêt sur ces thèmes, non comme certains politiciens en mal de démagogie, mais en

Dali le Conquistador	1916
Années fragiles	1918
Un Perrault pervers	1918
Découvrons l'Amérique	1919
Une chasse spirituelle	1921
L'Œil devenu oreille	1921
REPORTAGES	
Amérique 1940	1922
ENTRETIENS	
La Passion du bonheur	1924
On en revient toujours à l'éternité	1926
<i>Cartes</i>	1928

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

JOURNAL

X. LA BOUTEILLE À LA MER (1972-1976)

XI. LA TERRE EST SI BELLE (1976-1978)

XII. LA LUMIÈRE DU MONDE (1978-1981)

ŒUVRES AUTOBIOGRAPHIQUES

QUAND NOUS HABITONS TOUS ENSEMBLE

FIN DE JEUNESSE

PRÉFACE AU « VISIONNAIRE »

CE QU'IL FAUT D'AMOUR À L'HOMME

FRÈRE FRANÇOIS

LE TIERS-ORDRE DES ÉCRIVAINS

LE LANGAGE ET SON DOUBLE

THE LANGUAGE AND ITS SHADOW

Appendices

ARTICLES, REPORTAGES, ENTRETIENS

Chronologie et bibliographie

par Giovanni Lucera

Préfaces de José Cabanis et de Giovanni Lucera

Notices et notes

Cartes